J'écris, je crie !

N°48, Novembre -2026

Un regard croisé sur l'Eglise et les sociétés

Revue africaine mensuelle

Éditorial

Notre humanité aujourd'hui à l'épreuve de l'intelligence artificielle : défis ou opportunité ?

L'histoire de l'humanité est une succession de bouleversements auxquels l'homme a toujours dû apprendre à s'adapter. De la machine à calculer de Blaise Pascal aux réseaux sociaux, chaque innovation a déplacé les frontières du possible, tout en bousculant nos habitudes et nos certitudes.

Aujourd'hui, l'intelligence artificielle ouvre un nouveau chapitre de cette histoire. Mais sommes-nous réellement prêts à accueillir cette révolution ? Et si, au fond, cette intelligence que nous attribuons désormais aux machines nous obligeait à réinterroger la nôtre, voire à revisiter notre compréhension de l'homme créé à l'image de Dieu ?

De nos universités à nos espaces de création, l'intelligence artificielle s'impose progressivement comme un nouvel acteur du savoir et de la production intellectuelle. Elle questionne notre rapport à la connaissance, à la créativité et à l'authenticité. L'homme et la machine sont-ils appelés à cohabiter ou demeureront-ils deux lignes parallèles qui ne se rencontrent jamais ?

À travers le paradigme Orélien Thélyson, ce numéro de notre revue mensuelle "J'écris, je crie", explore notamment les frontières entre création humaine et production artificielle, particulièrement dans le domaine de la littérature. Il ne s'agit pas simplement de célébrer les prouesses de l'IA ou d'en redouter les dérives, mais d'en mesurer lucidement les défis et les possibilités.

En effet, à la lumière de Magnifica Humanitas du pape Léon XIV, une conviction demeure : le progrès technologique n'a de véritable grandeur que lorsqu'il sert la dignité humaine. Il nous faut donc assumer ce changement sans nous laisser absorber par lui, accueillir la nouveauté sans renoncer à notre identité. Entre opiniâtreté et souplesse d'esprit, l'enjeu est de rester profondément humains dans un monde de plus en plus artificiel. Car si les machines apprennent à penser, l'homme, lui, ne doit jamais cesser d'apprendre à être humain.

La rédaction

Dans ce numéro :

Le cri de cœur du Pape Léon XIV	1
L'IA et la Science : chance ou danger ?	2
Et si notre humanité était rigide au changement ? Lorsque la machine à calculer de Blaise Pascal bouscula le monde d'alors	3
« Et si l'esprit humain était une IA autoprogrammée par le Créateur ? Critique de la théologie de la création »	4
Et alors les réseaux sociaux ? pas bousculant pour l'homme, pour ses valeurs ? Et si l'homme n'étais pas aussi intelligent que ça ?	5
FAUDRA-T-IL ASSUMER CE CHANGEMENT ET DEMEURER AUTHENTIQUE ? Entre opiniâtreté et souplesse d'esprit	6
L'Esprit à l'Épreuve du Code. Université, Intelligence Artificielle et Souveraineté de la Pensée	7



Yanick-Dominique Nzanzu Maliro, Scj

Le cri de cœur du Pape Léon XIV

À l'heure où l'intelligence artificielle bouleverse nos sociétés et redéfinit progressivement notre rapport au savoir, au travail et aux relations humaines, le pape Léon XIV lance un appel à la vigilance. Avec _Magnifica Humanitas_ , consacrée à la protection de la personne humaine face aux défis de l'intelligence artificielle, le Souverain Pontife rappelle une exigence fondamentale : le progrès technologique ne doit jamais faire oublier la dignité de l'être humain.

Le message du pape est sans équivoque : la technologie doit rester au service de l'homme et non devenir son maître. Si l'intelligence artificielle ouvre des perspectives considérables dans les domaines de la médecine, de l'éducation, de la recherche et de la communication, elle comporte également des risques qui ne peuvent être ignorés. La manipulation de l'information, la surveillance, les discriminations algorithmiques, la perte de certains emplois et la concentration du pouvoir technologique entre quelques mains menacent les libertés individuelles et la cohésion sociale.

Au-delà des performances des machines, c'est donc l'avenir même de l'humanité qui est en question. Une intelligence artificielle peut analyser, calculer, produire des textes et reproduire certaines capacités humaines. Mais peut-elle véritablement aimer, souffrir, faire preuve de compassion ou assumer une responsabilité morale ? La distinction est essentielle. L'efficacité d'un système informatique ne saurait être confondue avec la sagesse humaine. L'homme ne doit pas devenir un simple utilisateur de technologies qui finiraient par décider à sa place.

Le pape attire également l'attention sur les conséquences sociales de cette révolution numérique. Le progrès ne peut être considéré comme véritablement humain s'il profite à une minorité tout en accentuant les inégalités, en fragilisant les travailleurs et en marginalisant les populations qui n'ont pas accès aux nouvelles technologies. L'intelligence artificielle doit contribuer au bien commun, à la justice et à la solidarité, particulièrement en faveur des plus vulnérables.

Cet appel concerne aussi l'Église, appelée à ne pas se tenir à l'écart des transformations de son époque. Il ne s'agit ni de diaboliser l'intelligence artificielle ni de l'adopter sans discernement, mais de promouvoir une culture numérique fondée sur la responsabilité, la vérité et le respect de la personne. L'éducation des consciences et la formation au discernement deviennent ainsi des enjeux majeurs.

On aurait donc compris que _Magnifica Humanitas_ nous invite à ne pas confondre progrès technique et progrès humain. Tout ce qui est techniquement possible n'est pas nécessairement moralement souhaitable. La véritable grandeur de l'humanité ne réside pas dans sa capacité à fabriquer des machines toujours plus performantes, mais dans sa faculté de préserver ce qui fait sa dignité : la liberté, la conscience, l'amour et la fraternité.

La machine peut devenir toujours plus intelligente ; encore faut-il que l'homme ne devienne pas moins humain.



Furaha APIPAWE
Ass. à l' UCG/Butembo

L'IA et la Science : chance ou danger ?

De nos jours, l'intelligence artificielle s'invite, d'une manière ou d'une autre, partout dans notre vie quotidienne. Elle occupe une place importante dans notre société ; elle révolutionne la science, l'éducation, la médecine et plusieurs autres domaines. Bien qu'elle nous épate autant elle nous inquiète aussi ; et la science n'échappe pas à ce même dilemme. Aujourd'hui, de plus en plus de scientifiques y recourent et, autour de nous, nombreux sont ceux qui s'inquiètent sur l'avenir de la science avec l'utilisation de ladite intelligence.

L'IA favoriserait la paresse, les réponses toutes faites, les problèmes de calcul intégralement résolus, le plagiat ainsi que l'effondrement des compétences essentielles comme l'analyse, la réflexion ou la rédaction. Mais faut-il pour autant diaboliser cet outil ? Et, si bien utilisée, l'IA devenait un allié précieux voire incontournable ? Tout compte fait, ce n'est qu'un instrument comme tant d'autres pour lequel les conséquences positives ou négatives dépendent de la façon dont on s'en sert.

En effet, l'intelligence artificielle est utilisée partout autour de nous sans même y penser. Nous en prenons conscience en présence d'un problème uniquement. Elle contribue à la réalisation rapide des tâches complexes, à l'analyse des quantités importantes d'informations et rend facile certaines recherches scientifiques. Néanmoins, malgré ses multiples avantages, l'IA présente un côté négatif constituant ainsi un véritable danger pour la société entière. Son utilisation abusive peut conduire les scientifiques à la dépendance totale de la technologie, à la manipulation, la fraude et, certaines personnes s'en servent pour porter atteinte à la vie privée des autres. Certains chercheurs, élèves et étudiants ne fournissent plus assez d'efforts pour la réalisation de leurs travaux diminuant ainsi progressivement leur esprit critique et d'initiatives

Albert Einstein nous rappelle une idée importante : " le progrès technique est comme une hache dans les mains d'un criminel pathologique ", ce qui signifie que la technologie peut servir au bien comme au mal selon l'usage qu'en fait l'être humain. Il nous revient ainsi de veiller au respect de la dignité humaine, de prendre nos responsabilités et de faire un bon usage de l'intelligence artificielle. Et, comme le dit François Rabelais, "science sans conscience n'est que ruine de l'âme ", nous sommes invités à réfléchir sur les diverses conséquences et sur la manière d'utilisation de l'intelligence artificielle par l'être humain. Sans conscience, sans responsabilités et sans contrôle, elle constitue un danger pour la société entière. Ainsi, il ne faut ni la rejeter ni lui faire une confiance aveugle, mais apprendre à la maitriser. La science doit éclairer l'humanité et non la mener à sa propre destruction et l'intelligence artificielle doit rester ainsi un outil au service de l'homme et non devenir son maitre.



Par Abbé Samuel KALWANA

Et si notre humanité était rigide au changement ? Lorsque la machine à calculer de Blaise Pascal bouscula le monde d'alors

Il est d'une vérité sans pareil que chaque grande innovation technologique place l'humanité devant une alternative : *accueillir le changement pour progresser ou le rejeter par peur de perdre ses habitudes*. Au XVII[e] siècle, Blaise Pascal inventa la **Pascaline**, une *machine mécanique capable d'effectuer des additions et des soustractions*. Cette invention annonçait déjà *une transformation du rapport entre l'être humain et ses capacités intellectuelles.* Aujourd'hui, **l'intelligence artificielle** (IA) prolonge cette dynamique et *bouleverse l'éducation, la médecine, la communication et le monde du travail*. Dès lors, une question fondamentale s'impose : **notre humanité est-elle prête à évoluer avec ses inventions sans perdre ce qui fait sa dignité ? L'intelligence artificielle constitue-t-elle un défi à redouter ou une opportunité à saisir ?**

En effet, l'histoire montre que **toute innovation suscite des résistances, mais que le refus systématique du changement peut freiner le développement**. Toutefois, **accueillir la nouveauté sans discernement serait tout aussi dangereux.** L'IA offre des possibilités considérables : **faciliter l'apprentissage, soutenir la recherche, améliorer certains diagnostics et rendre le savoir plus accessible**. Dans nos milieux, elle pourrait aider les enseignants à préparer *leurs cours et les jeunes à approfondir leurs connaissances*. Cependant, *elle expose également nos sociétés à la désinformation, à la dépendance intellectuelle, aux atteintes à la vie privée et à de nouvelles inégalités numériques.*

À cet égard, le mathématicien et pionnier de l'informatique Alan Turing, dans son article Computing Machinery and Intelligence (1950), posa une question devenue célèbre : « **Les machines peuvent-elles penser ?** » Cette interrogation demeure actuelle, mais elle nous invite surtout à préciser ce que nous entendons par intelligence. De son côté, le pape Léon XIV, dans son encyclique Magnifica Humanitas (15 mai 2026), **rappelle la nécessité de préserver la primauté de la personne humaine face à l'intelligence artificielle.** Il souligne que les systèmes artificiels peuvent imiter certaines *facultés humaines sans posséder pour autant une conscience morale ni faire l'expérience de l'amour, de la souffrance et de la responsabilité.* Cette réflexion rejoint celle de la philosophe Hannah Arendt sur la **responsabilité humaine face aux transformations de la modernité : le progrès technique ne dispense jamais l'être humain de penser et de répondre de ses actes**.

Par conséquent, *le véritable enjeu n'est pas de savoir si la machine sera plus rapide que l'homme, mais si l'homme restera assez sage pour orienter la machine*. **Cela exige une éducation numérique responsable, la protection des données personnelles, un accès plus équitable aux technologies et le maintien du jugement humain dans les décisions importantes**. L'Église, à travers le document Antiqua et nova (2025), insiste également sur la distinction **entre intelligence humaine et intelligence artificielle**. Quant à l'UNESCO, sa Recommandation sur l'éthique de l'intelligence artificielle (2021) appelle **à placer les droits humains, la dignité et le bien commun au cœur du développement technologique**.

En définitive, de la Pascaline à l'intelligence artificielle, une même interrogation traverse les siècles : **saurons-nous mettre nos inventions au service de notre humanité ? Refuser toute innovation serait méconnaître la créativité humaine ; l'accepter sans discernement reviendrait à renoncer à notre responsabilité.** Le progrès véritable ne consiste pas seulement *à produire des machines toujours plus performantes, mais à construire une humanité toujours plus libre, responsable et solidaire*. **L'avenir ne dépend donc pas uniquement de ce que l'intelligence artificielle pourra accomplir, mais surtout de ce que nous déciderons d'en faire.**



Patrick MBAKALA, Scj

Et si l'esprit humain était une IA autoprogrammée par le Créateur ? Critique de la théologie de la création

Séculairement, la théologie de la création traditionnelle accentue la dimension spirituelle de l'âme humaine comme don irréversible divin, irréductible à un automate. Posée de cette manière, la question suppose une conscience humaine comme fruit de l'œuvre divine calquée sur similitudes. A l'opposé, l'Intelligence artificielle devient alors ici une parabole contemporaine de penser, repenser et panser analogiquement *l'idée pantocrator*, la liberté, la responsabilité humaine et la relation créato-créature.

Dans une gratuité totale et fulgurance, le Créateur créa la créature par pur amour, dans une décision libre sans y être contraint par aucune matière préexistante. (ST, I, q.44, a.1). L'homme est créé à l'image de Dieu. Encore est-il qu'il est à l'image de celui qui n'a pas d'image, ou du moins, ne peut être représenté par quoi que ce soit, et rien ne peut l'imager. La créature est créée capable de connaitre et d'aimer son Créateur, et est constituée seigneur de toutes les créatures terrestres, pour les dominer et s'en servir, en glorifiant Dieu. Le créateur le créa étant très bon (Gn 1, 31) ; tel que cette adverbe d'intensité l'amplifie du parfaitement, du pleinement bon. (*GP* 12). L'amour, la conscience, l'angoisse du péché, l'intelligence – à partir de laquelle *l'artificielle* est adaptée – sont caractéristiques de sa double identité de « nature créée et qui crée » comme l'explique Augustin dans ses « *quatre divisions de la nature* ».

Tout comme l'Intelligence Artificielle tire sa révérence et sa rectitude du programmeur – étant donné que celui-ci le crée – l'esprit humain trouve son essence dans l'enracinement de son Créateur par qui il est créé. Cette mise en parallèle n'est nullement une réduction de l'homme mais une tentative à montrer le *rapport inhérent de la créature au créateur*. La création de l'homme porte en elle une histoire, une orientation et une finalité. De même que l'Intelligence Artificielle est dotée d'intentionnalités, finalités et des balises qui orientent ses modes et fonctionnements selon la vision du programmeur, de même le dessein créateur exprime l'élan d'un amour premier dont l'homme est l'expression manifeste. Celui-ci ne s'accomplit que lorsqu'il consent à demeurer à l'image de Celui qui l'a voulu et pensé. Si l'Intelligence Artificielle trouve sa justesse dans le modèle qui lui est donné par son concepteur, l'homme, crée à l'image de Dieu est appelé à vivre cette communion vivante avec Lui. Cette dimension implique que ses choix fondamentaux se conforment à la liberté orientée vers le bien et l'amour divin puisqu'il est sa similitude quand bien même le Créateur n'est pas semblable à la créature ; tel qu'un portrait ressemble à son modèle, mais le modèle ne ressemble pas au portrait. Saint Thomas d'Aquin l'explicite mieux en précisant que même si la transcendance absolue de Dieu rende toute comparaison univoque impossible – puisqu'il ne partage aucun genre avec Ses créatures dont l'essence diffère de l'existence – la ressemblance entre l'humain et le Divin ne s'efface pas pour autant. Cette similitude ne réside pas dans une *mêmeité* de forme qui impliquerait une réciprocité, mais s'enracine plutôt dans le mystère de la participation. L'esprit humain reflète son Principe non par identité de nature, mais en recevant et en déployant, selon son mode propre et fini, les perfections de l'être dont il est le créateur, établissant ainsi un lien d'analogie, la créature est ordonnée à sa Source sans jamais la limiter. (ST1, q4. 3)

A l'image d'une création qui porte la marque de son auteur, l'esprit humain se veut le reflet conscient d'une intelligence première divine. Loin d'être un déterminisme rigide à l'exemple d'une Intelligence artificielle, cette analogie avec l'œuvre du concepteur souligne en outre que notre liberté n'est pas un égarement, mais l'accomplissement d'un dessein d'amour.



Gédéon KAMBAJ

Ecrivain congolais

Et alors les réseaux sociaux ? pas bousculant pour l'homme, pour ses valeurs ? Et si l'homme n'étais pas aussi intelligent que ça ?

Initialement conçus pour rapprocher les êtres humains et faciliter la communication, les réseaux sociaux occupent aujourd'hui une place importante dans notre quotidien. Cependant leur utilisation soulève des questions sur les valeurs humaines, la recherche de popularité et la préservation de l'intimité.

A l'origine, les réseaux sociaux ont été développés pour faciliter la communication entre les humains. Autres fois, pour recevoir un message d'un proche cela pouvait prendre plusieurs jours voire plusieurs semaines. Avec internet, les distances se sont réduites et les échanges sont devenus instantanés, multidirectionnels et mondiaux.

Cette évolution constitue une avancée remarquable. Pourtant, au fil du temps, les réseaux sociaux ont évolué, notamment avec le développement de mécanismes destinés à attirer l'attention des utilisateurs et à les inciter à rester longtemps en ligne.

Dès lors une question s'impose, cet outil, créé pour rapprocher les hommes, ne contribue-t-il pas dans certains cas, à fragiliser leurs valeurs humaines ?

Les réseaux sociaux entre connexion et dépendance

Les réseaux sociaux ont révolutionné notre manière de communiquer. Cependant, les mentions « j'aime », les notifications et les réactions du public peuvent encourager les utilisateurs à rester davantage connecté.

Un simple « j'aime » peut encourager une personne à refaire encore une vidéo ou à publier encore, ce qui donne le sentiment de bienêtre, progressivement, la communication peut laisser place à une quête excessive de reconnaissance.

Des recherches sur les usages numériques ont d'ailleurs étudié l'augmentation du temps passé devant les écrans et les mécanismes qui favorise l'engagement. Toutefois, leurs effets varient selon les individus et les plateformes.

De ce fait, cette question mérite une réflexion : les réseaux sociaux qui devaient nous rendre si proches ne devient-il pas parfois un facteur de dépendance et d'éloignement de certaines valeurs humaines ?

La course à la popularité, au prix de quelle valeur ?

De nos jours, la recherche de célébrité pousse certaines personnes à exposer leur intimité au grand public. D'autres vont jusqu'à insulter, humilier les autres ou exposer leur intimité au grand public pour attirer l'attention et faire le buzz.

Dans cette course à la visibilité, la dignité et le respect semblent parfois perdre leur importance. L'homme pourtant doté de raison, arrive à sacrifier son intimité ou celle d'autrui dans le but d'obtenir quelques « vues ».

Dans ce cas il ne s'agit pas d'affirmer que l'homme perd son intelligence, mais de constater que la recherche de la popularité peut parfois prendre le dessus sur sa capacité à réfléchir aux conséquences des ses actes.

Le réaux sociaux un supermarché aux multiples rayons

Les réseaux sociaux ressemblent à un supermarché, tout dépend du rayon que l'on choisit de fréquenter. Certain y trouve la connaissance, l'information et un moyen de valoriser leur intelligence, d'autres s'orientent vers des contenues qui encouragent l'indignation, l'exposition de l'intimité ou la recherche excessive de célébrité.

Cette comparaison montre que les réseaux sociaux ne sont pas uniquement bons ou mauvais, leur utilisation compte, même si les plateformes influencent également les contenues proposées aux utilisateurs.

Une discipline personnelle accompagnée d'un esprit ouvert, devient donc essentielle pour profiter de leurs avantages sans compromettre ses valeurs.

En définitive, les réseaux sociaux sont comme un supermarché, chacun peut y trouver quelque chose qui l'enrichit ou qui le détourne de ses valeurs. Le choix des rayons, la discipline et le discernement restent essentiels.



Joël PENDANI
Ecrivain congolais

FAUDRA-T-IL ASSUMER CE CHANGEMENT ET DEMEURER AUTHENTIQUE ?

Entre opiniâtreté et souplesse d'esprit

Chaque époque impose à l'humanité ses propres mutations. Les découvertes et les innovations transforment nos habitudes, bouleversent nos certitudes et nous obligent à repenser notre rapport au monde. Aujourd'hui, l'intelligence artificielle (IA) nous confronte à une question fondamentale : jusqu'où pouvons-nous déléguer nos facultés aux machines sans compromettre ce qui fait de nous des êtres humains ? Face à cette évolution, deux attitudes s'opposent : l'opiniâtreté, qui consiste à défendre ses convictions fondamentales au risque de l'immobilisme, et la souplesse d'esprit, qui suppose ouverture et adaptation. Pourtant, le véritable enjeu n'est pas de choisir entre résistance et changement, mais d'apprendre à évoluer sans se perdre et en gardant ses racines.

Héraclite nous rappelle que le changement appartient à la nature même de l'existence. L'homme est un être toujours à-devenir autant qu'il est toujours et déjà dans la logique de la dynamicité. Refuser toute transformation reviendrait à nier le mouvement de la vie et de l'existence. L'intelligence artificielle ne devrait donc pas être rejetée simplement parce qu'elle bouleverse nos manières d'apprendre, de travailler et de communiquer. Elle offre des possibilités considérables dans l'éducation, la recherche, la technologie, la médecine et bien d'autres domaines.

Cependant, accueillir la nouveauté ne signifie pas renoncer à son discernement. Toute innovation n'est pas nécessairement un progrès. Une véritable ouverture d'esprit suppose la capacité d'examiner, de questionner et parfois de refuser. La maturité intellectuelle consiste précisément à savoir ce qui mérite d'être accueilli et ce qui doit être remis en question. C'est ici que se pose le défi de l'authenticité. S'adapter ne devrait jamais signifier se dénaturer. Pour Emmanuel Kant, la dignité humaine repose notamment sur l'autonomie, c'est-à-dire la capacité de se déterminer librement et moralement. Or, à force de déléguer notre réflexion, nos décisions et notre créativité aux systèmes algorithmiques, ne risquons-nous pas de devenir progressivement dépendants de nos propres creations ?

Une machine peut produire un texte, analyser une situation ou proposer une solution. Mais elle ne saurait assumer à notre place la responsabilité morale de nos choix. Comme nous invite à le comprendre Martin Heidegger dans sa réflexion sur la technique, le danger ne réside pas uniquement dans la puissance des outils, mais aussi dans la manière dont ils transforment notre rapport à nous-mêmes, au monde et, (dirai-je), à l'Absolu. L'homme risque alors de se réduire aux exigences de la performance, de la productivité et du calcul. Dans cette perspective, la réflexion du pape Léon XIV sur la sauvegarde de la personne humaine à l'ère de l'intelligence artificielle, développée dans *Magnifica Humanitas* (2026), mérite une attention particulière. L'intelligence artificielle peut traiter des informations avec une rapidité remarquable, mais elle ne possède ni l'expérience vécue, ni la conscience morale, ni la profondeur relationnelle propres à l'existence humaine. L'intelligence humaine ne se réduit donc pas à la production de réponses : elle implique la liberté, la conscience, la responsabilité et la capacité d'aimer. Dès lors, l'intelligence artificielle doit demeurer une assistance et non devenir une dépendance. L'homme doit continuer à penser, à juger et à décider. La prudence

aristotélicienne (la *Phonesis*) nous enseigne justement que toute action exige un discernement sur ce qui est véritablement bon. Cette responsabilité concerne également nos institutions, nos universités et nos États, appelés à promouvoir une véritable culture numérique au service de l'homme et du progress social. Pour les sociétés africaines, l'enjeu est aussi celui de l'appropriation de ces technologies. Nous ne pouvons nous limiter à consommer des innovations conçues ailleurs. La formation, la recherche, la production locale des connaissances et la souveraineté numérique doivent devenir des priorités. Le progrès doit contribuer à la dignité humaine et au développement de nos sociétés.

En définitive, faudra-t-il assumer ce changement et demeurer authentique ? Certainement, mais à condition de ne pas confondre adaptation et soumission, innovation et progrès, assistance et dépendance. L'opiniâtreté doit céder devant la lucidité lorsqu'elle devient aveuglement ; la souplesse d'esprit doit être guidée par des principes lorsqu'elle menace de devenir conformisme et esclavagisme volontairement ndéguisé. Loin d'être immobilité, l'authenticité est la fidélité consciente à ce qui donne sens à notre humanité commune. L'homme peut donc apprendre à sa machine à calculer, à analyser et à produire, mais il ne doit jamais lui abandonner ce qui fait de lui un sujet libre : sa conscience, sa dignité, sa responsabilité et sa capacité d'aimer. Le véritable progrès n'est donc pas celui qui rendra les machines toujours plus performantes, mais celui qui permettra à l'homme de devenir toujours plus humain et plus humanisant.



Fiston Mumbere Lusenge

L'Esprit à l'Épreuve du Code. Université, Intelligence Artificielle et Souveraineté de la Pensée

Introduction

En préambule, cette réflexion puise sa sève dans mon livre « ***L'intelligence artificielle, maintenant dans nos universités. Quel avenir pour l'école et la société ?*** » et se confronte aujourd'hui à l'épreuve des faits à la lumière de la récente affaire Thélyson Aurélien. Nous habitons une époque qui ne prend plus le temps de s'étonner. Chaque innovation technologique est accueillie soit par l'hymne triomphaliste des marchands d'illusions, soit par le glas larmoyant des Cassandres. L'intelligence artificielle générative, descendue des laboratoires pour s'installer dans nos amphithéâtres universitaires, cristallise cette tension. D'un côté, les technophiles voient dans les grands modèles de langage le tuteur universel capable d'abolir l'ignorance. De l'autre, les technocritiques redoutent la mise à mort de la pensée autonome. Entre ces postures, nous refusons le manichéisme. L'université n'est ni une tour d'ivoire nostalgique ni une station terminale pour l'optimisation des flux de données. Elle est le lieu où s'exerce la critique. À travers notre ouvrage, nous invitons à repenser notre rapport au savoir, d'autant que notre société connaît le primat de la culture technique sur la culture symbolique. La question n'est plus de savoir si la machine va remplacer l'humain, car l'intelligence artificielle vient remplacer ceux qui refusent d'en comprendre la logique.

I. Le miroir statistique et l'inquisition technologique

Pour mesurer ce qui se joue entre les murs de nos écoles, nous regardons la machine en face, sans fascination ni cataclysme. Les partisans de la première heure vendent l'avènement d'un partenaire de raisonnement doté d'une compréhension contextuelle grâce aux architectures Transformers. Mustafa Suleyman (2023) murmure que nous tenons là un métamatériau pour l'esprit. Pourtant, la rigueur philosophique tempère cet enthousiasme. Un modèle de langage ne comprend rien et ne pense pas. Noam Chomsky (2023) rappelle que ces systèmes relèvent de moteurs de calcul statistique prédisant le mot le plus probable en brassant des milliards de paramètres sans effleurer le sens. Confondre la fluidité syntaxique avec la compétence intellectuelle constitue une faute ontologique majeure. Cette imposture engendre le phénomène des hallucinations où la machine invente des références bibliographiques avec un aplomb désarmant qui empoisonne la recherche. S'y ajoute l'opacité de la boîte noire. Contrairement au raisonnement humain, le résultat algorithmique émerge de calculs probabilistes impénétrables. Accepter cela à l'université abdique l'exigence de traçabilité. Pourtant, rejeter ces outils relève de l'aveuglement. L'IA est un médiateur épistémique qui bouscule nos paresses mentales. Gilbert Simondon (1958) soulignait que l'objet technique doit être intégré par une connaissance de sa structure. L'enjeu consiste à piloter cette puissance de calcul pour élever notre exigence.

Cette incompréhension a engendré une réponse institutionnelle illusoire par le biais de logiciels détecteurs d'IA. GPTZero et Turnitin promettent aux enseignants de séparer le bon grain de l'ivraie grâce à des métriques de perplexité. La réalité se révèle d'une faillibilité abyssale qui multiplie les faux positifs. À cet égard, l'examen des dérives sécuritaires conduit à interroger des fausses accusations comme l'affaire Thélyson Orélien. Les faits précis de cette affaire ne figurent pas dans nos

documents, mais nous en extrayons la substance critique. Lorsqu'un milieu académique s'en remet à des logiciels de détection d'origine opaque pour juger l'intégrité d'un chercheur, il bascule dans une inquisition technologique absurde. Punir un étudiant sur la foi d'un score de probabilité nie la complexité de l'écriture humaine. Le style d'un auteur rigoureux présente une régularité que les détecteurs interprètent à tort comme une signature synthétique. Plutôt que d'ériger des tribunaux algorithmiques voués à l'arbitraire, l'université renoue avec le dialogue et la vérification humaine.

II. L'épreuve de la classe, de la création et de l'attention

Ce vertige sécuritaire touche directement le professeur. Le modèle magistral hérité du XIXe siècle vacille sous les coups des bases de données ouvertes. Sal Khan (2024) entrevoit un guide aux côtés des élèves où l'algorithme gère l'individualisation des parcours pendant que le professeur s'élève au rang de coach. La position critique rappelle avec Philippe Meirieu (2018) que l'acte pédagogique est avant tout une rencontre et un risque existentiel. Un algorithme n'a pas de corps et ne prend aucun risque éthique. Déléguer la relation pédagogique désincarne le savoir. C'est pourquoi nous défendons une pédagogie de la présence augmentée. Le professeur se métamorphose en ingénieur du doute. Il délègue la compilation factuelle pour réinvestir le temps gagné dans le débat contradictoire et l'écoute de l'étudiant. Georges Friedmann (1966) rappelait que la technique ne vaut que par la main qui la dirige.

Qu'advient-il de la création intellectuelle ? Kevin Kelly (2016) rappelle que la créativité procède de recombinaisons et d'analogies accélérées, faisant de l'IA un partenaire de brainstorming. Cependant, le danger du lissage guette à chaque invite. L'IA fabrique du consensus et de la moyenne. Evgeny Morozov (2014) souligne que le solutionnisme technologique risque de réduire l'originalité à une navigation pré-calculée. Le style est la chair de la pensée forgée dans la friction et la résistance de la langue. C'est pourquoi nous cultivons une créativité de second degré. L'IA établit un nouveau niveau zéro de la forme pendant que la véritable création commence là où ses suggestions s'échouent. On ne peut être original avec l'IA qu'en ayant forgé sa musculature intellectuelle sans elle.

Cette redéfinition ébranle l'honnêteté académique. Face à un système synthétisant des millions de textes, nous faisons face à un pillage sémantique. Lawrence Lessig (2008) évoque une culture du remix où l'intelligence réside dans l'art d'orchestrer. Comment citer l'immatériel ? Robert Darnton (2009, 2011) note que transformer le paysage textuel en surface lisse équivaut à effacer la profondeur historique, tandis que Sarah Eaton (2021) alerte sur le vide éthique menaçant les diplômes. La solution réside dans un changement de paradigme vers l'hybridation transparente. Nous exigeons une traçabilité systématique du processus. L'étudiant ayant recours à une IA annexe un journal de bord méthodologique (Sire, 2024). De surcroît, la règle d'or demeure absolue car on ne cite jamais l'IA comme source primaire. L'humain a la charge de remonter aux sources primaires dans la lignée de Bernard Stiegler (1994).

L'accélération technologique s'attaque à notre écologie mentale. Notre attention s'étiole sous la promesse d'une productivité immédiate. Tiago Forte (2022) voit un second cerveau dans l'IA, mais Matthew Crawford (2016) met en garde contre cette externalisation coupant du monde réel. La pensée profonde a besoin d'ennui et de résistance. Jacques Ellul (1977) rappelait que la culture réside dans le pouvoir de se retenir de faire ce que la technique rend possible. Nous instaurons une diététique attentionnelle par des zones blanches et des temps de déconnexion. La productivité universitaire se mesure à la profondeur de l'enracinement critique.

III. La souveraineté de l'esprit et l'avenir de l'université

Au-delà de la salle de classe, c'est la structure même de l'institution universitaire qui est sommée de se ressaisir. Abandonner l'éducation et la recherche aux mains des géants du numérique, en consentant à des abonnements logiciels opaques, revient à signer l'aliénation de notre souveraineté épistémologique. Les données de nos étudiants, les hypothèses de nos chercheurs et la mémoire de nos institutions ne sauraient servir de carburant gratuit à l'entraînement de modèles propriétaires orientés vers le seul profit. Shoshana Zuboff (2020) a vigoureusement dénoncé cette emprise à travers les mécanismes du capitalisme de surveillance. Face à ce péril, les pouvoirs publics et les universités ont le devoir historique de se structurer en acteurs stratèges plutôt que de plier l'échine face à l'empire des GAFAM.

L'exemple inspirant de démarches menées au sein d'institutions comme l'UCLouvain démontre qu'une autre voie demeure possible : celle de la souveraineté numérique et de l'innovation responsable. Comme le rappelle le rapport de Cédric Villani (2018) sur l'intelligence artificielle, l'autonomie de nos systèmes de pensée constitue le véritable garant de notre liberté collective. Il s'agit de concevoir et d'héberger des communs numériques souverains, des interfaces unifiées à l'instar du modèle « Uni-IA » qui font écran protecteur entre la communauté académique et les modèles commerciaux. Ces infrastructures publiques garantissent l'anonymat des requêtes par un nettoyage systématique des données personnelles, interdisent l'utilisation des travaux universitaires pour réentraîner les machines et intègrent des exigences pédagogiques rigoureuses. La gouvernance de l'intelligence artificielle ne saurait être confiée aux lois aveugles du marché ; elle exige un comité d'éthique paritaire et un engagement politique indéfectible pour que la technique serve inconditionnellement le bien commun.

Conclusion

Nous voici parvenus au terme de cette traversée. La sentence sur l'intelligence artificielle remplaçant ceux qui ne savent pas l'utiliser se révèle dans son ambivalence. Si nous abandonnons notre esprit critique aux sirènes de la facilité, nous entrerons dans un Moyen Âge numérique. Pourtant, l'université se dresse à un carrefour décisif. En cultivant une troisième voie fondée sur la rigueur méthodologique, l'hybridation transparente et la souveraineté de nos infrastructures, nous faisons de l'intelligence artificielle le levier d'une renaissance. La machine demeure un instrument, une charrue ouvrant le sillon selon la belle image d'Antoine de Saint-Exupéry (1939). L'esprit humain conserve la prérogative d'être l'architecte souverain de son destin.

Ed. J'écris, je crie

À LA MÉMOIRE DE DEUX ÂMES CHÈRES

Jean-Marie NDAGHALA et Joseph Prince KINYONZO

« Il y a quelque chose de plus fort que la mort : c'est la présence des morts dans la mémoire des vivants. »

— Jean d'Ormesson

Jean d'Ormesson a eu raison de le dire. Nous ne pouvons véritablement comprendre la profondeur de cette pensée qu'au fil des années, à mesure que l'âge et l'expérience nous confrontent à la perte d'êtres chers, de personnes exceptionnelles qu'il ne nous est pas possible d'oublier.

Papa Jean-Marie NDAGHALA nous a donné, il y a trente ans, ce fraternel ami et collaborateur, Blaise. Il a été témoin de ses luttes, des nôtres, de son ascension humaine et littéraire… Nous avions tant espéré qu'il puisse encore longtemps encourager et soutenir notre combat humain et patriotique.

J. Prince KINYONZO, notre frère d'armes, ce chevalier inexorable de la plume poétique, dont la voix fendait les ondes de nos mondes avec charme et détermination, lui aussi s'en est allé, alors qu'il était encore plein de vie et de vigueur…

Oui, cette terre n'est la demeure définitive de personne. Le parent et le compagnon de combat poétique portaient tous deux ce souffle divin qui ne nous appartient pas. Un jour, nous devons le rendre à son Créateur. En ce mois de novembre, ils ont rendu leur âme à Celui qui la leur avait donnée.

Nous leur disons merci pour leur vie, leurs forces et leurs faiblesses, toutes ces dimensions de leur existence qui ont donné du tonus et de la couleur à notre époque.

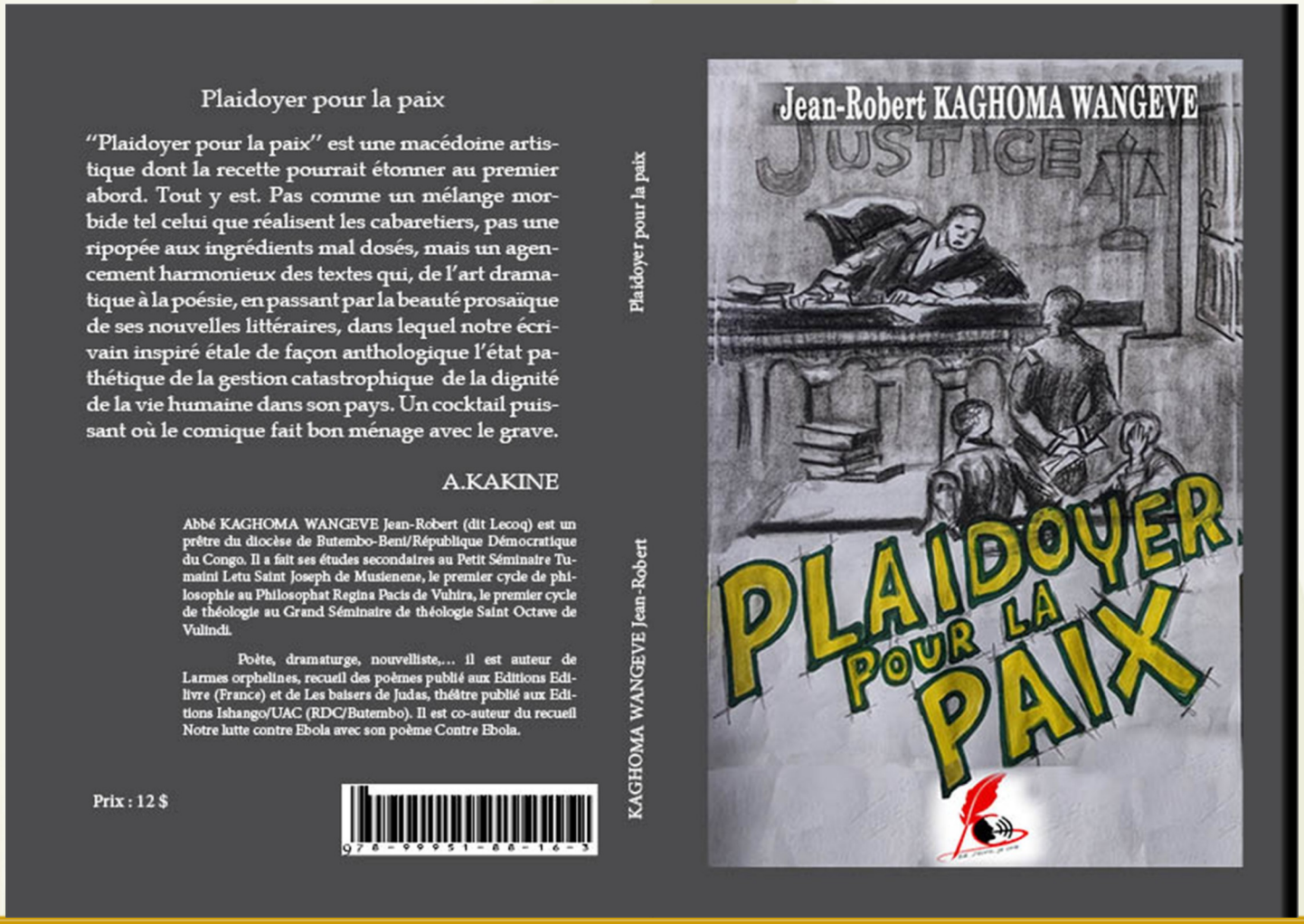
Que le Créateur, qu'ils ont tant aimé, tant servi et à qui ils ont tant voulu plaire, éclaire leur traversée et accorde paix et bonheur à leurs âmes…

Repose en paix, papa Jean-Marie NDAGHALA.
Repose en paix, frère Joseph Prince KINYONZO.

(C'était bref, mais c'était plein ;
C'était court, mais c'était beau ;
C'était peut-être peu, mais c'est inoubliable !

Sachez que vous laissez en nous une empreinte indélébile !

Bientôt dans nos bibliothèques



COMITE DE RÉDACTION

Rédacteur en Chef : Augustin KAKINE AURELE

Equipe de rédaction : Blaise MUKAMA
Sophie MASIVI
Furaha APIPAWE

Secrétaire : Blaise MUKAMA

Design & conception : Victoire SIMUVA, Scj

Publication : Sophie MASIVI

Furaha APIPAWE

Conseillers : Yanick NZANZU MALIRO, Scj
Germain SIRIKIVUYA, Scj
Bienvenu KAVIRI, Scj

Pour soutenir la Revue veillez contacter:

Contact tel: *+237 657 288 825; +243 971 010 521; +243 813 509 833*

E-mail: *revuemensuellejecrisjecrie@gmail.com*

Merci Beaucoup pour votre fidelité à notre révue

J'écris, je crie !